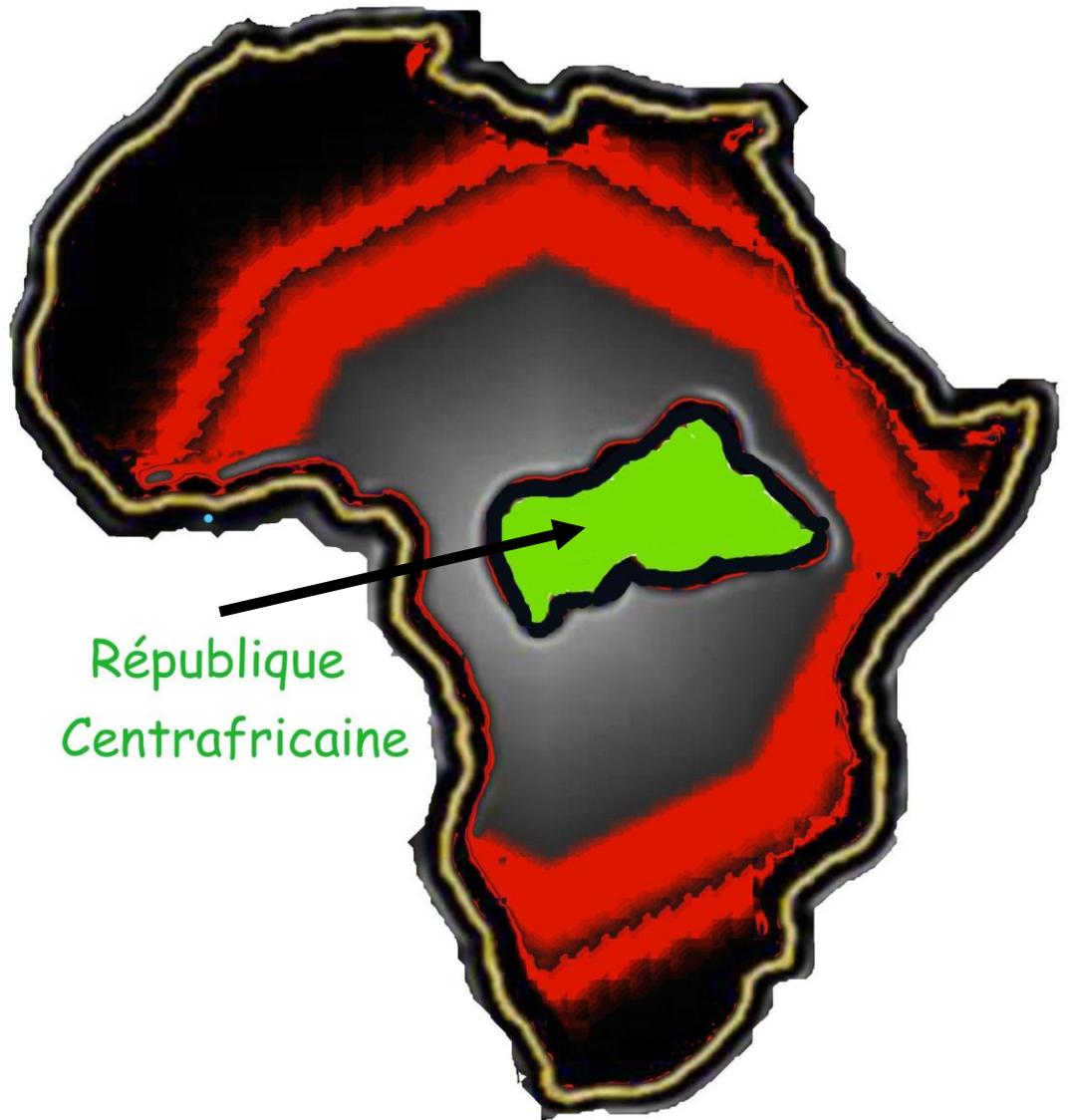


Micky Val

Participation pour les illustrations

Nico



République
Centrafricaine

Mon ami de Kakoulingui

Editions MicMac

Mon ami de Kakoulingui

Editions MicMac
Février 2012

Version internet

Téléchargeable en PDF sur

www.jslm.net

rubrique "Cercle des Inconnus du Goncourt"

Mon ami est un balafon portable. C'est un instrument de musique de la famille des xylophones.



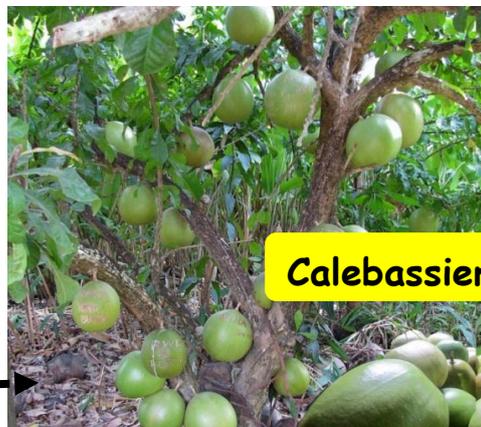
Les tous premiers seraient, dit-on, originaires d'Asie. Ils sont arrivés en Afrique au XIV^{ème} siècle. Aujourd'hui, sur le continent, il en existe de toutes les tailles et de toutes les sortes, des plus simples installés au travers d'une fosse ou de troncs de bananiers, aux plus sophistiqués.

S'il existe des balafons avec une seule lame, certains peuvent en avoir jusqu'à 21 !

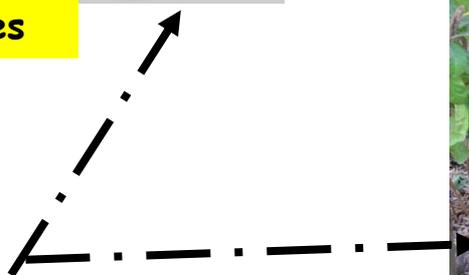




Calebasses



Calebassier



Mon " bala" est équipé de cinq lames. Celles-ci sont en bois dur ; ce sont des sortes de touches liées avec de la ficelle à un cadre en bois. Sous chacune d'elles, sont disposés cinq résonateurs, en calebasses de tailles irrégulières, dotés de membranes vibrantes tendues sur une petite ouverture pratiquée à l'extrémité de la panse.

C'est pour cela que les sons produits " nasillent " à l'exemple d'un mirliton. Une manière d'anse en permet l'utilisation sans que le joueur ne le pose à terre.



J'ai reconstitué l'histoire de mon ami en recherchant un maximum d'informations.



A proximité des bois, au cœur de la République Centrafricaine, il est né au village de Kakoulingui situé à l'est du pays. Grimari en est la ville la plus proche. Toutefois cette proximité est relative, car pour l'atteindre, les chemins de brousse paraissent bien longs à celui qui les emprunte la toute première fois.

Surnommé, comme ses confrères, " le bavard " il était sans doute, l'unique balafon du village et la propriété sacrée du villageois qui l'avait patiemment fabriqué et qui en avait la charge.

Son facteur et utilisateur était le "griot". Dès son plus jeune âge, il en avait appris le maniement à l'écoute d'un aîné, s'imprégnation ainsi d'une forte tradition orale.



Le joueur transporte facilement le bala, il se tient près du sol pour le faire parler et chanter en s'aidant de deux baguettes - des mailloches - dont les extrémités sont recouvertes de caoutchouc.



En Afrique de l'Ouest, tout musicien de village tient sa fonction, soit de son propre père, soit d'un parent proche. Celle-ci s'exerce selon des règles bien précises. Il en va de même pour la construction de l'instrument, qui, elle aussi, est une affaire de spécialiste.

Nécessaire à la communication notamment avec le monde des "ancêtres", pour fabriquer un tel instrument, un certain nombre d'interdits sexuels et alimentaires sont à respecter.

Il n'existe qu'un seul facteur d'instrument par lignage. Comme les autres membres de la communauté du village, chaque griot a d'autres activités. Il possède des champs qu'il cultive, des animaux domestiques et rejoint les villageois pour les accompagner à la chasse.



La fabrication suit un véritable rite. Le griot se doit de choisir avec précision le meilleur bois dans la forêt voisine, un bois dur qu'il a taillé et poli avec amour car chacune des lames est accordée. Les deux extrémités d'une lame ont été amincies pour rechercher l'aigu du son ; à l'inverse, pour obtenir le grave du son, le milieu est taillé. Chaque lame est unique et donne ainsi un son déterminé à la mode africaine. Si en Occident, la note d'une touche du clavier d'un piano jaillit avec pureté, en Afrique, chaque son est enrichi et semble démultiplié.

La note la plus grave est disposée à la gauche du joueur, l'autre note un peu moins grave se trouve sur sa droite et porte des sculptures à chaque bout. Elles encadrent les 3 autres lames qui montent vers l'aigu, de la droite vers la gauche



Les sons produits forment une échelle de cinq notes, dite gamme pentatonique en Occident....

Quand il accompagne les danseurs du village, le musicien utilise les baguettes sur le "bala" soit en le faisant résonner, à la façon d'un tambour déguisé, soit en laissant entendre de véritables mélodies recherchées pour certains rituels.

L'instrument vit en permanence dans la case du griot qui veille sur lui. Il est son instrument de prédilection, il le soigne avec l'attention d'une mère et ne manque pas d'effectuer lui-même toutes les réparations dont il a besoin. Pour cela quand il prélève des éléments de la brousse (arbres, lianes, cire etc.), son facteur se doit de rendre compte de ses actes au propriétaire de ces éléments, à savoir le "génieur de la brousse".



Rituel funéraire

Qu'il s'agisse de manifestations rituelles (cérémonie d'exorcisme, culte des jumeaux, levée de deuil...), de célébrations diverses ou de fêtes au village, le "griot" s'en empare avec respect et douceur, l'emporte et s'installe avec lui sur la place. Souvent le joueur de tambour- le N'go- vient le rejoindre. C'est la joie !



Tambour N'go

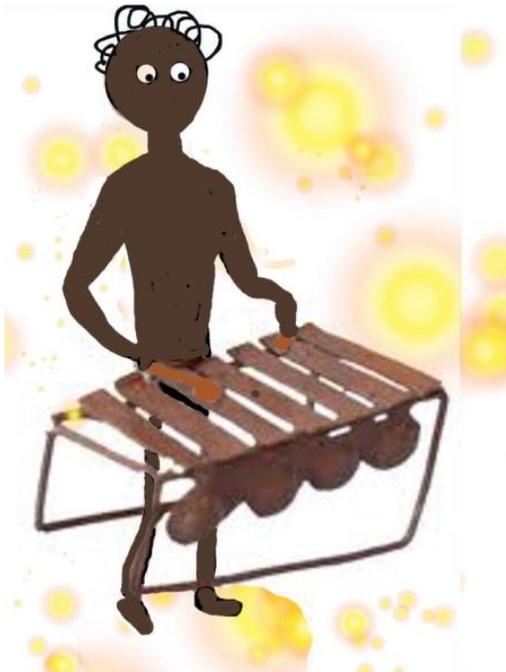
La musique du bala accompagne aussi bien le chant que la danse.

N'gia! N'gia!

1989

Nous sommes au mois d'avril. La saison des pluies s'annonce. Que se passe – t-il dans la case du musicien du village de Kakoulingui ? Depuis quelques mois déjà, on assiste à un curieux manège. S'agit-il des préparatifs nécessaires à la construction d'un autre balafon ? A moins qu'on ne veuille parfaire l'état du "bala" du village ? Dans la maison des morceaux de bois, des Calebasses de toutes les tailles, des bouts de ficelle, du tissu s'amoncellent

Il s'agit peut-être une commande pour un village voisin, ce qui serait on ne peut plus inhabituel !



Ce dimanche après-midi, une fête se prépare ; on entend déjà le rythme régulier du N'go sur la place

La française que je suis, a toujours été fascinée par l'Afrique. C'est donc avec un intense bonheur, qu'invités par AM, mon amie de longue date, nous avons entrepris avec mon mari, ce grand voyage en Centrafrique. Il nous fut permis de découvrir au plus près les hommes et les femmes d'une culture et d'un quotidien si différents de notre vie d'occidentaux du XX^{ème} siècle, que nous en revînmes marqués à jamais.

AM était religieuse et missionnaire, elle appartenait à la Congrégation des Petites Sœurs de Saint François d'Assise. A cette époque, elle vivait dans la capitale à Bangui. Notre séjour coïncidant avec sa tournée des différentes communautés de la région, chaque journée de notre périple nous permettait des rencontres plus riches les unes que les autres et nous donnait de nombreuses occasions d'être au plus près de la vie des autochtones suscitant aussi bien des interrogations de notre part.



Ce dimanche là, nous avons quitté la mission de Grimari pour venir passer un moment dans le petit village de Kakoulingui. Au volant de la camionnette, M, une autre religieuse conduisait. Le trajet me paraissait long et peu confortable, car la route ou plutôt la piste était chaotique, mais le paysage traversé m'enthousiasmait et je n'en perdais pas une miette désireuse de le fixer à jamais dans ma mémoire.



A notre arrivée, nous fûmes tous accueillis dans la case du chef Patrice. Il connaissait bien M qui venait régulièrement à Kakoulingui à la rencontre de la communauté. Elle s'occupait plus particulièrement des femmes et des enfants en leur apportant des notions de base tant pour l'hygiène, la puériculture que la nutrition ainsi que des compléments de formation aux tâches de la vie domestique (couture, élevage de volailles...).

Les villageois présents nous considéraient avec curiosité. Nous leur semblions bien pâles ! Ils étaient habitués aux religieuses, car elles avaient la peau burinée des blancs installés en Afrique depuis longtemps...mais pas nous !

Dans un premier temps, je fus très intimidée par le début de la réception qui nous était offerte. Nous ne pouvions en suivre ni les présentations, ni les conversations qui se passaient, c'est évident, dans la langue du pays...En "Sango" je ne possédais que peu de mots, surtout ceux convenant aux salutations d'usage.

BALAMO!

Mon mari autorisé à filmer se faisait plus discret ; moi, je mobilisais attention et regards et l'on arrivait vers moi, cérémonieusement. En guise de bienvenue, on nous offrit un coq qui, préparé le lendemain par le cuisinier de la mission, en régala plus d'un ! On déposa sur mes genoux des enfants...

Je compris bientôt que le chef nous conviait à la fête qu'il avait décidé d'organiser en l'honneur de notre venue. Etait-ce la règle ? On installa des fauteuils sur la place du village et, très vite, un joueur de tambour N'go se retrouva à nos côtés et commença à faire sonner son instrument. Un couple de personnes plutôt âgées, s'approchèrent en se déhanchant devant nous au rythme de la percussion.

Un autre musicien se manifesta, s'accroupit pour jouer de son xylophone, le fameux "bala" ! Je n'avais jamais vu, pas même en photo, un balafon d'une telle facture... qui m'attira d'emblée, car j'ai toujours eu la passion des instruments de musique du monde. J'en possède quelques spécimens qui me font voyager dès que j'apprivoise la particularité de leur jeu sonore.

En ce dimanche après-midi, sous un soleil brûlant, je me laissais emporter par la musique tout en notant bien vite un curieux manège. Tandis que le couple continuait à danser pour nous, les villageois s'approchaient avec méfiance... semblaient hésiter puis repartaient vers leur case... Qu'en était-il de cette fête promise ? Je me sentais gênée... Nous n'étions pas du village ! J'avais beau adresser le plus possible de sourires, le courant ne passait pas... Le divertissement prenait un goût d'amertume.



Je me penchais alors vers mon amie, pour lui faire part de mon désarroi. Elle eut cette réplique
" Si tu veux qu'on nous regarde autrement, il faut danser avec eux! "

Heureuse de bouger, je m'extirpai de mon fauteuil suivie par AM et entrai dans la danse !

Est-ce la vérité ? C'est en tout cas mon souvenir ... En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les villageois que je n'avais même pas vus ressortir de leur habitation, furent sur place instantanément. Ils étaient en liesse. Une fête digne de ce nom put vraiment commencer.

Depuis mon enfance, en région parisienne, à l'écoute de percussions, mon corps se met immédiatement au diapason de celles-ci. Je vibre, la musique vit en moi et je l'éprouve sans cesse.

Les centrafricains ont le rythme dans le sang, ils sont nés avec, et moi petite européenne bien policée, je me sentis brusquement gênée, décalée de devoir me livrer ainsi ce jour-là. Ce dimanche après-midi sur la place de Kakoulingui, je vécus un moment de grâce lorsque je me retrouvai au cœur d'une éblouissante chaîne humaine. je me retrouvai embarquée dans une sorte de corps à corps ; avec des cris de joie, les femmes m'entouraient, me touchaient, me serraient contre elles, elles irradiaient de bonheur, j'en fus profondément émue.

Elles étaient, sans nul doute, ravies de m'initier un peu à l'une de leurs coutumes. Je fis taire mon orgueil et je dansai... Il est évident que je suivais le mouvement avec maladresse ; sauf que la communication était établie... je ne récoltais plus que des sourires et des rires ! Ils fusaient autour de moi, pendant qu'imperturbablement mon mari immortalisait la scène avec sa caméra.

Je le savais depuis longtemps que la musique abolit toutes les frontières, à ce moment précis, je le ressentis très fort. Nous étions tous du même sang. C'était magique ! Un seul cœur, comme ils disent !



Pendant ce temps, mais que faisait M, notre chauffeur ? Elle palabrait avec le chef pour une raison que j'ignorais encore.

AM connaissait ma passion pour les instruments ethniques ; en vue de notre arrivée elle fit de M, sa médiatrice. Sans que je le sache, la religieuse avait entamé des négociations, sous l'autorité du chef, avec le griot. Il s'agissait de fabriquer un balafon pour une française qui en prendrait livraison le jour de sa venue au village.



Le jour J était arrivé, mais...le joueur de balafon n'avait pas fini l'instrument commandé. Arguant de la sécheresse, puis de l'humidité...il avait manqué de temps pour sa réalisation...

Tandis que la palabre continuait, sous l'œil du caméraman, la fête battait son plein ... C'est alors qu'une bien étrange proposition me fut faite. Le village acceptait (par la volonté de son chef) de se séparer de son balafon, pour je puisse l'emporter. Mais il y avait une condition, étions-nous prêts à dédommager les habitants de Kakoulingui qui vivaient bien pauvrement?...Si nous laissions la valeur de 50 francs français, l'instrument était à moi...C'était trop beau ! J'en avais les larmes aux yeux...la somme pour un tel cadeau me semblait bien minime et je n'hésitai pas un seul instant. Nous aurions donné bien davantage !

La négociation terminée, il fut bientôt l'heure de repartir vers Grimari. Le musicien donna son balafon au chef " Patrice ". Tout le village nous suivit tandis que nous regagnions la voiture.

Et là, à croupetons, Patrice commença à jouer pour le plus grand plaisir des villageois. Il ne me fallut quelques secondes pour comprendre que sa musique m'invitait à la danse. Je m'exécutai seule face à une foule de villageois en délire frappant joyeusement des mains.

Je devins le centre de tous les regards, tandis que je faisais appel au peu de souplesse qui me permettait de suivre en dansant le rythme du bala, m'efforçant de retrouver les mouvements des villageoises.

Comme je ne connaissais pas les règles de ce cérémonial, car cela en est bien un, je ne m'étonnai pas tout de suite de la présence à mes côtés d'un villageois qui accompagnait mes "exploits". Je réagis lorsque j'entendis mon mari protester tandis que mon amie lui expliquait en "sango" que j'étais déjà mariée !

Au moment du départ, on confia le balafon à mon époux, on formula les salutations d'usage...Mais les villageois attendaient ! J'extirpai alors de mon répertoire, une chanson folklorique à répondre, une chanson qui leur disait à peu près :

AU REVOIR

MERCI

et encore bien plus!

Ils ne comprenaient pas le quart de ce que je leur chantais mais, acquis à ma cause, ils m'accompagnaient en frappant dans les mains avec des cris d'enthousiasme...Je savais que c'était un adieu et que je ne les reverrais plus, même si, pendant quelques mois, nous échangeâmes avec le chef, quelques courriers...J'emportai un trésor !

Je repris ma place de passagère dans l'habitacle du véhicule, devenu taxi de brousse, aux côtés de notre chauffeur. Sur la plate-forme, en plus de mon mari et de mon amie, quelques africains étaient montés. En conséquence, nous effectuâmes quelques arrêts, dont certains, au milieu de nulle part !

L'un des passagers se mit à parlementer avec mon amie. Il l'invectiva au sujet du balafon qui quittait le village ! Pourquoi se trouvait-il à présent entre les mains de blancs ? Qu'allaient-ils en faire ? Un souvenir déposé dans un coin ?...un objet de musée qui irait s'étioler en France ?...Le "bala" de Kakoulingui partait sans nul doute vers une mort annoncée, et il se sentait bien triste...

Alors mon mari raconta.. Il évoqua l'amour de sa femme pour les musiques du monde, sa passion de transmettre et son métier d'enseignante. Il expliqua au jeune homme, que le balafon continuerait à vivre ; parce qu'une fois revenue en France, je ne manquerais pas de le faire résonner auprès des enfants des écoles, afin qu'ils rencontrent la musique vivante et découvrent aussi, l'histoire particulière de l'instrument de Kakoulingui.

Le visage de l'homme s'éclaira, il était rassuré. Il demanda qu'on lui prête le balafon Ces instants furent merveilleux. Il le fit chanter pour qu'il se nourrisse de l'Afrique qu'il quittait et l'emporte à tout jamais dans sa mémoire d'objet animé par les sons.



ENSEMBLE

Cet évènement s'est déroulé il y a plus de 25 ans ! J'ai encore exercé ma profession pendant 11 ans. Je l'ai eu souvent à mes côtés, le petit balafon ; en particulier, lorsque je voulais aider une classe à découvrir ou à goûter autre chose que la musique occidentale.

Je ne suis pas griot, la musique que j'ai jouée, n'avait certes pas la profondeur de ce que j'avais vécu un certain jour à Kakoulingui...mais à chaque fois, il se passait, comme une sorte de miracle...Les mains qui s'emparaient des battes pour toucher les lames de bois, n'étaient plus les miennes, elles étaient habitées par l'un ou l'autre des villageois de ce cœur de l'Afrique qui m'avaient confié bien plus qu'un instrument de musique.



**MBI MOLENGUE TI
KAKOULINGUI
BALAMO BALAMO
MBI MOLENGUE TI
BE OKO**

Traduction approximative :

*Toi, l'enfant de Kakoulingui
Bonjour ! Bonjour !
Toi, l'enfant de Kakoulingui
Un seul cœur !*

Je suis à la retraite à présent...et j'entraîne encore avec moi mon balafon, lorsque je pars à la rencontre d'enfants dans leur école pour leur plus grande joie. Mon ami bavarde en chansons et je raconte son histoire unique...Chaque fois je la relate avec la même émotion, que celle vécue un certain dimanche d'avril 1989 !

Quelle chance nous avons, nous, les humains de toutes races, de toutes couleurs, de toutes cultures et de toutes religions de pouvoir partager le langage universel de la musique !

Je ressens la nécessité de communiquer cette passion à nos petits enfants...et de faire en sorte que cet instrument magique, le petit "bala" de Kakoulingui continue à vivre longtemps encore.

**Il est né au cœur de l'Afrique
Je ne peux pas me passer de lui
Il a des trésors de musiques
Mon ami de Kakoulingui.**



Carnac 2012